

XYZ. La revue de la nouvelle

Tapage nocturne

Jean R. Guinard



Number 84, Winter 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3276ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Guinard, J. R. (2005). Tapage nocturne. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (84), 84–88.

Tapage nocturne

Jean R. Guinard

— C'EST TON TOUR, Arnaud, susurra Suzanne, en glissant deux doigts dans l'échancrure de la veste de son pyjama. Je crois que je l'entends gémir.

Arnaud, qui émergeait d'un rêve dans lequel il avait habilement survolé des sommets enneigés, grâce à une mystérieuse propulsion aérienne, plongé dans des profondeurs abyssales et découvert dans l'apesanteur une voluptueuse liberté, se retrouva brutalement face à une réalité plus prosaïque. Celle de sortir le chien.

— Désolée, Arnaud, non seulement c'est dimanche, mais c'est aussi jour pair. C'est donc doublement ton tour.

En tapotant son oreiller, encore chaud de la nuit, et en se retournant vers la paroi, il implora :

— Accorde-moi encore quelques instants, le temps d'atterrir.

— D'accord. Mais puisque tu descends Flocon, tu pourrais aussi acheter quelques croissants, au retour.

Il fit une toilette sommaire, enfila un vieux pantalon de velours côtelé et passa une chemise qu'il avait posée la veille sur le dossier d'une chaise, en prévision de sa promenade matinale.

En ouvrant la porte de l'appartement, au cinquième étage de l'immeuble B du chemin des Violettes, à Lausanne, il fut choqué, comme d'habitude, par la teinte de la porte de l'ascenseur, que la régie avait jugé utile de différencier de celles des logements donnant sur le palier par une couleur vert acide à faire grincer des dents. Les quatre étages inférieurs n'avaient pas échappé, eux non plus, au délire de coloris du responsable de l'entretien du bâtiment, sans doute influencé par l'exemple de certains parkings souterrains de la ville.

La cage d'escalier, au crépi rugueux, avait été gratifiée d'une épaisse couche abricot soutenu, tandis que la rampe assurant la liaison entre les étages arborait sur toute sa longueur un vert

sombre, dit vert CFF, habituellement réservé aux wagons de chemin de fer de la compagnie nationale.

Trainant Flocon au bout de sa laisse, il s'engouffra dans l'ascenseur, retrouva l'insupportable couleur à l'envers de la porte, s'empressa d'appuyer le bouton marqué « Sortie » et sentit son estomac vide lui remonter à la gorge, ce qui lui rappela l'achat des croissants.

À peine la porte de l'immeuble était-elle ouverte sur le jardinet qui entourait l'édifice, que l'animal fit ce qu'il avait à faire à l'endroit qui lui était réservé, puis revint aux pieds d'Arnaud, prêt à retourner sur sa couverture et à continuer une morne journée dans un endroit exigu, marquée seulement par des bruits familiers et la présence d'une écuelle remplie deux fois par jour, comme l'avait conseillé le vétérinaire.

Arnaud s'avança vers la porte rose bonbon de l'ascenseur au rez-de-chaussée, l'ouvrit et pressa machinalement le bouton du cinquième étage. Un grincement de câbles et une secousse l'avertirent de son arrêt prochain. Il entra chez lui, annonça son retour à Suzanne, conduisit Flocon à son lieu de repos habituel, se dévêtit et se remit au lit.

Il avait oublié les croissants.

Mais pourquoi diable avaient-ils adopté ce chien qui n'en était pas vraiment un ? Tout au moins, pas aux yeux d'Arnaud qui ne l'aimait guère et qu'il qualifiait souvent, lorsque sa femme ne l'entendait pas, de « demi-portion ».

Le docteur avait bien précisé :

— Nous ferons l'impossible, les traitements *in vitro* permettent aujourd'hui d'avoir des enfants, même lorsque le cas semble difficile. Je ne vous conseille pas l'adoption, attendez donc la fin de nos efforts, vous serez tous deux bientôt parents, un peu de patience, vous n'avez même pas trente-cinq ans.

Entre-temps ils avaient choisi Flocon, à la Société protectrice des animaux, petit caniche blanc, espiègle et intelligent.

Lorsque l'enfant viendrait, on aviserait. Pour Arnaud, tout au moins, la chose était réglée, Flocon retournerait à l'endroit d'où il était venu. Ce n'était qu'une parenthèse. Toutefois le problème

n'avait pas été examiné, ce qui, jusque-là, avait évité des disputes inutiles.

Il ouvrit le livre qu'il lisait la veille. Un signet marquait la page abandonnée. Il avait l'habitude de mémoriser la phrase sur laquelle il s'était arrêté, afin que, au moment de la reprise, il n'y ait pas de rupture. C'était, comme il le disait à sa femme, « ma phrase charnière ».

Suzanne, elle, utilisait la jaquette de l'ouvrage, qu'elle insérait entre les pages, pour marquer l'arrêt de sa lecture, ce qui les froissait légèrement et irritait un peu Arnaud, pour qui ce geste équivalait à un manque d'égards envers l'objet lui-même.

Elle s'approcha de son mari et se fit câline.

— Tu as mal dormi la nuit dernière, tu t'es retourné plusieurs fois, et ce n'est que vers deux heures du matin que tu t'es finalement assoupi.

— Toi aussi; avant de m'envoler vers mes rêves éthérés, je t'ai entendue te lever, boire je ne sais quoi, puis te couler doucement contre moi, sans soulever les draps.

— Cette voisine de l'étage supérieur commence à m'agacer profondément, continua-t-elle. D'accord, elle est âgée, mais elle est sourde. Toute la nuit elle fait fonctionner sa télévision, et je suis certaine qu'elle ne la regarde même pas. Hier soir j'ai l'impression qu'elle cuisinait vers une heure du matin, en tout cas j'ai nettement perçu un mouvement de casseroles. Elle a sans doute des insomnies. Mais c'est nous qui trinquons. Il faudra que j'en parle au concierge.

Arnaud laissa momentanément son livre de côté.

— Inutile d'en parler à qui que ce soit, j'ai peut-être une solution, mais c'est prématuré, je t'en reparlerai.

La grasse matinée du dimanche matin fit place à une promenade au bord du lac, au port de Vidy. Flocon s'enthousiasma pour des congénères. Arnaud et Suzanne, bras dessus, bras dessous, évitaient les trottinettes et les rollers, et s'arrêtaient de temps à autre devant des voiliers perchés sur leurs béquilles, que leurs propriétaires bichonnaient, sous les hangars ou sur les quais, en vue d'une prochaine remise à l'eau.

L'air était frais et le lac serein. Les mères de famille s'évertuaient à éloigner leur progéniture des pelouses récemment remises en état. Le petit train-jeu débordant d'enfants serpentait dans les allées bordées de fleurs printanières. Déjà des tables faisaient leur apparition aux bistrotts sur le port. Quelques vieux navigateurs, ou qui l'avaient été, arboraient une casquette de marin hanséatique à la visière cassée et à l'écusson défraîchi.

Arnaud prit la main de Suzanne.

— Demain je travaille. Pour Flocon, c'est ton tour. Quant à la nuit prochaine, j'espère qu'elle sera tranquille, et que notre voisine s'abstiendra de tourner le bouton de sa télévision et de la laisser à plein volume jusqu'à l'aube, comme d'habitude.

Au moment même où le guet de la cathédrale annonçait à pleine voix l'arrivée de minuit, le tintamarre commença. Un son perçant traversa le plafond mal isolé et réveilla Arnaud en sursaut. Il distingua nettement une musique caractéristique de western et les voix hachées des acteurs. La vieille venait d'allumer son appareil de télévision.

Contrairement à ce que Suzanne avait anticipé, Arnaud ne se mit pas en colère. Il enfila sa robe de chambre, prit une lampe de poche, ouvrit doucement la porte qui donnait sur le palier et descendit sans hâte les escaliers qui conduisaient à la cave. Là, il repéra dans la rangée des fusibles ceux qui correspondaient à l'appartement de la locataire du sixième étage et les dévissa tous, posément. Puis il remonta les marches, silencieusement, et en se recouchant près de sa femme, il lui murmura à l'oreille :

— J'ai fait le nécessaire.

Ils se rendormirent paisiblement.

Le lendemain, il était en forme. Sa matinée à la banque se déroula selon le rite habituel. Examen du courrier électronique des clients, lecture des journaux financiers, entretiens, réunions, correspondance, suivi de la Bourse. La routine.

Arnaud aimait déjeuner avec son épouse, c'était un moment de détente qu'il appréciait, d'autant plus qu'il habitait près de son lieu de travail et qu'il parcourait à pied, d'un pas vif, le court trajet qui le séparait de son domicile.

À peine avaient-ils entamé le dessert qu'un coup de sonnette interrompit la dégustation d'une somptueuse île flottante dont Suzanne avait le secret.

C'était le concierge.

— Excusez-moi de vous déranger, mais nous sommes un peu inquiets. Votre voisine, madame Constant, au-dessus de chez vous, n'est pas sortie ce matin pour faire son marché. Or, chez elle, c'est sacré. Elle mange peu, mais que du frais. Ça ne vous dérangerait pas de m'accompagner pour faire un tour là-haut, j'ai les clés.

— Et si l'on attendait ce soir ? proposa Arnaud.

— C'est que ce soir c'est l'anniversaire de ma fille, et nous ne serons pas là.

— Bon, allons-y, mais que ce soit bref.

Ce fut bref. Madame Constant gisait dans une flaque de sang ; elle s'était fracassé la tête contre le chambranle de la porte de la cuisine, qu'elle avait violemment heurtée en allant chercher son habituel verre d'eau gazeuse au réfrigérateur, dans le noir.

Arnaud se félicita d'avoir fait un rapide détour par la cave, avant de se rendre à la banque, ce matin-là.